

Hwang Sok-yong : « Qu’avons-nous légué aux jeunes générations ? »

Né en 1943, l’auteur du « Vieux Jardin » a vécu intimement les tourments de l’histoire coréenne. Il évoque pour « Le Monde des livres » son œuvre et la situation politique au Sud

ENTRETIEN

PROPOS RECUEILLIS PAR
FLORENCE NOIVILLE ET PHILIPPE PONS
Séoul, envoyés spéciaux

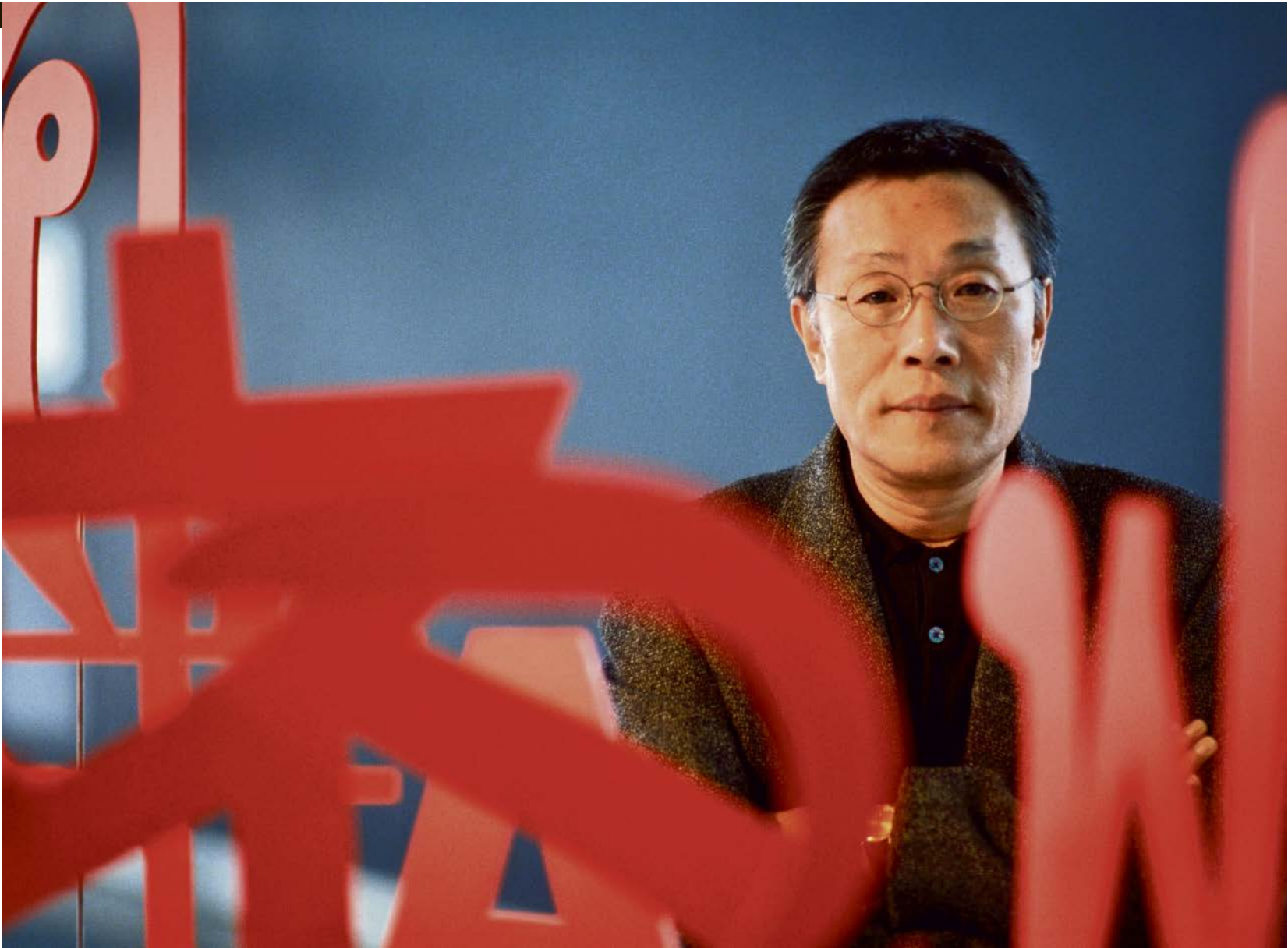
Hwang Sok-yong est l’un des écrivains coréens les plus lus dans son pays, et les mieux connus à l’étranger. Militant pour la démocratie et le rapprochement avec le Nord, il a plusieurs fois connu la prison ; dans ses livres, il sait mêler ses combats politiques à l’imaginaire culturel coréen. Alors que deux de ses romans paraissent en France et qu’il est l’un des invités d’honneur de Livre Paris, nous l’avons rencontré à Séoul.

Dans vos derniers livres traduits en français, « Toutes les choses de notre vie » et « L’Étoile du chien qui attendait son repas », comme dans celui qui vient de paraître en Corée, dont on pourrait traduire le titre par « La Tombée du jour », vous revenez sur le passé, comme c’était déjà le cas dans « Le Vieux Jardin » (Zulma, 2005). Comment expliquez-vous ce tropisme mémoriel ?

Je reviens sur les blessures sociales laissées par la modernisation forcée de la Corée du Sud. Dans *La Tombée du jour*, un architecte célèbre et vieillissant se souvient des « Villages de la lune » [les taudis de Séoul dans les années 1960-1970], où il passa son enfance et qu’il regrette d’avoir rasés. C’est après avoir vu un documentaire qui m’a ému que j’ai écrit ce livre. Il portait sur la mort de Jeon Tae-il, un ouvrier de 22 ans qui s’immola par le feu en 1970 pour protester contre les conditions de travail dans les misérables petits ateliers de textile du marché de Dongdaemun, à Séoul. Par la suite, il est devenu un héros de la lutte ouvrière. Le cinéaste avait retrouvé son employeur : un homme âgé, issu de la classe moyenne. Lorsqu’il lui demanda s’il connaissait les conditions de vie de ses ouvriers, il répondit que sa vie à lui aussi était dure, qu’il avait commencé avec une seule machine à coudre, mais qu’il ne savait pas que ses employés souffraient autant. Et il s’est mis à pleurer. J’ai construit mon roman sur ces larmes. Les larmes d’un serviteur du capitalisme sauvage. « Qu’avons-nous légué aux jeunes générations ? » : voilà qui reste pour moi une question lancinante.

Dans « Toutes les choses de notre vie », vous évoquez un autre « haut lieu » de ce capitalisme sans frein : une immense décharge à ciel ouvert sur une île du fleuve Han. C’est là que vivaient, dans des masures accrochées à cette montagne d’ordures, des familles démunies. C’est là aussi que vous-même, né pourtant dans un milieu aisé, aimez jouer enfant. Aujourd’hui, l’île est reliée à la terre ferme, et la montagne d’ordures recouverte de végétation. Il n’y a plus trace de ce passé...

Les critiques y ont vu un roman social. A mon sens, il s’agit davantage d’une allégorie de la relation entre l’homme et les objets. Autrefois, Nanjido, « l’île aux fleurs », était une terre cultivée par des paysans avec une foule de petites divinités : des croyances chamaniques en des esprits malins, des lutins bienveillants et facétieux que l’on appelle *tokebi*. Sur la montagne d’ordures, les démunies, les enfants et les pauvres d’esprit avaient entretenus ces cultes qui veulent que les objets aient une âme, qu’un objet ayant appartenu à quelqu’un reste imprégné de lui. Derrière chaque objet se profile un humain. Dans la décharge, il y avait ainsi des centaines de milliers d’objets abandonnés mais toujours habités de l’esprit de ceux qui les avaient utilisés.



EFFIGIE/LEEMAGE

Comment expliquez-vous que ce merveilleux se soit maintenu dans une société moderne comme l’est devenue celle de Corée du Sud ?

Il subsiste de l’irrationnel dans les mœurs coréennes contemporaines. Le chamanisme est enraciné dans notre culture. Ce surnaturel perdure aussi sans doute en raison de l’attachement à la famille, à ses traditions, au respect des ancêtres et aux rites destinés à entretenir leur

mémoire, qui sont plus forts ici qu’en Occident. Dans mes romans, évoquer des esprits malins est un moyen de faire dialoguer les vivants avec les morts, de faire coexister la réalité et le surnaturel, d’entrecroiser le passé et le présent.

Vous êtes en train d’achever votre autobiographie. C’est un projet auquel vous pensiez depuis plusieurs années ?

Oui. Le temps est venu, je crois, de té-

moigner de ce que fut ma génération et des engagements d’hommes et de femmes qui ont grandi dans un pays divisé, placé sous le joug de la dictature. Car, pour comprendre pourquoi nous vivons dans une société qui tend à revenir à ce qu’elle était avant la démocratisation de la fin des années 1980, il faut remonter le temps. A mes yeux, la situation politique aujourd’hui en Corée du Sud est très grave, en raison de la reculade à laquelle nous assistons par rapport aux espoirs nourris à la fin des dictatures militaires. En préparant un recueil de 101 nouvelles destinées à rendre hommage à nos aînés et à mes contemporains, j’ai pris conscience que l’histoire avance en spirale. Ce furent tour à tour la guerre [1950-1953], une première dictature renversée par le mouvement étudiant, une éphémère parenthèse démocratique avant un retour aux dictatures marquées par des arrestations et des tortures, puis par le massacre de la population civile de la ville de Gwangju par les troupes d’élite, en mai 1980. La démocratisation n’a commencé que huit ans plus tard.

La littérature a suivi ce mouvement en spirale : du point de vue de la création littéraire, les années 1970 furent sans doute la période la plus féconde. En dépit de la censure, l’écrit se voulait un cri et cherchait à influencer la politique. Puis, dans les années 1990, ce fut le retour sur soi, l’introspection. Dans les années 2000, on est revenu à une période de difficultés et d’injustices, et le monde littéraire s’est partagé en deux camps : ceux qui pensent que le récit est toujours possible et ceux qui, s’interrogeant sur sa possibilité même, se sont mis en quête d’autres expressions narratives. La hiérarchie des genres qui voulait que la littérature soit plus noble que le cinéma ou la musique a volé en éclats. L’engagement des jeunes écrivains d’aujourd’hui est différent de

celui de la génération à laquelle j’appartiens : il est plus individuel, plus ironique, plus anarchisant en un sens. Et il a pour support le numérique qui reproduit la vision éclatée portée par cette jeunesse.

Votre autobiographie se poursuit-elle jusqu’à aujourd’hui ?

Non, elle s’arrête à ma sortie de prison, en 1998. J’ai passé cinq ans derrière les barreaux pour être allé en Corée du Nord sans autorisation, ce qui est passible de prison selon la loi sur la sécurité nationale, adoptée du temps de la dictature et toujours en vigueur. Là-bas, je n’ai plus voulu me comporter en intellectuel : je n’ai lu aucun livre, et j’ai sympathisé avec les condamnés de droit commun. J’y ai redécouvert la vie dans ce qu’elle a de plus banal : manger, dormir, rire d’histoires salaces...

Ma vie, depuis, est plus difficile à analyser et je me contenterai de la résumer dans un épilogue. Quand j’ai été libéré avec l’arrivée au pouvoir du président Kim Dae-jung [en 1998], j’ai repris mes activités d’écrivain. Mais pour constater rapidement que, malgré nos luttes et notre engagement, la situation ne s’était guère améliorée. Et la tendance s’aggrave : le gouvernement actuel réécrit les manuels d’histoire afin de gommer les pages les plus noires des dictatures ; il a passé un accord avec le Japon sur la question des « femmes de réconfort » [contraintes à se prostituer pour l’armée impériale pendant la guerre], sans tenir compte des vœux des dernières survivantes ; il a réformé le marché du travail pour faciliter encore plus les licenciements et il vient de faire adopter des mesures antiterroristes qui renforcent le pouvoir des services secrets, comme si la loi de sécurité nationale ne suffisait pas à l’arsenal répressif. Si vous voulez une confiance, je suis parfois tenté par l’exil ! ■

Un oignon qui fait pleurer

C’EST L’HISTOIRE DU JEUNE CHUN qui ne sait pas bien qui il est. Ses amis le surnomment « *Tamanegi* », soit « oignon » en japonais.

« *Les gens de Séoul seraient, paraît-il, des oignons : la couche extérieure est brillante, mais celles de l’intérieur sont dissimulées.* » En fait, Chun ressemble assez à Hwang Sok-yong quand il avait 20 ans. Un idéaliste, mal à l’aise dans la société coréenne des années 1960. Un jeune homme qui boit pas mal de *soju* – l’alcool populaire à base de céréales – abandonne le lycée pour s’enfuir vivre dans une grotte, tombe amoureux de Mia et met le cap sur la sublime île de Cheju, au sud de la péninsule. Le tout sans oublier de remplir régulièrement des cahiers d’étudiant « *d’une écriture aussi minuscule que des grains de sésame* ». Un tournant se produit en 1964. Alors qu’il manifeste contre le rétablissement des relations entre la Corée du Sud et le Japon (qui colonisa cette dernière pendant trente-cinq ans), Chun est arrêté, envoyé en prison d’abord, puis au Vietnam. Pour la première fois, l’intellectuel se lance

dans « *quelque chose qui n’a rien d’abstrait* ». « *Mourir ou survivre, telles étaient les deux possibilités qui allaient s’offrir à moi.* » En attendant l’autobiographie de Hwang Sok-yong, ce périple initiatique offre un attachant témoignage sur la jeunesse de l’écrivain et fait découvrir une page méconnue de l’histoire de son pays. L’époque où, de 1964 à 1973, engagés dans une guerre qui n’était pas la leur, des milliers de Sud-Coréens ont perdu la vie dans le conflit vietnamien, aux côtés du Vietnam du Sud et des États-Unis. ■ **FL.N.**

L’ÉTOILE DU CHIEN QUI ATTEND SON REPAS
(*Kaebapbaragi pyôl*), de **Hwang Sok-yong**, traduit du coréen par **Jeong Eun-jin et Jacques Batilliot, Serge Safran**, 256 p., 19,90 €.

Et, du même auteur, TOUTES LES CHOSSES DE NOTRE VIE
(*Natikeun Sesang*), traduit du coréen par **Choi Mikyung et Jean-Noël Juttet, Philippe Picquier**, 192 p., 18,50 €.